

René Zahnd

Mokhor
et
autres pièces

Jardin d'hiver
(1994)

Équinoxe
(2003)

Folle Jeunesse
(2003)

Enfants perdus
(2004)

Mokhor
(2004)



Théâtre en camPoche
Répertoire

*Collection « Théâtre en camPoche »
dirigée par Philippe Morand
et soutenue par la Société Suisse des Auteurs (SSA)*

Cet ouvrage a bénéficié d'aides à la publication accordées par
la Commission cantonale vaudoise des activités culturelles,
le Service des affaires culturelles de la Ville de Lausanne,
et par la Fondation Édouard et Maurice Sandoz, à Pully

« Mokhor et autres pièces »,
cent quarante-neuvième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le premier de la collection « Théâtre en camPoche »,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Marie-Claude Schoendorff, Daniela Spring
et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Mario del Curto
Photogravure : Bertrand & Cédric Lauber, Color+, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-148-0
Tous droits réservés
© 2004 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

MOKHOR

Pour Hassane Kouyaté

Notice

Mokhor porte le souvenir de grandes fréquentations épiques, de Gilgamesh au Mahabharata, du Kalevala au grandiose Merlin forgé par Tankred Dorst, pour ne citer que les exemples majeurs. À cet humus déposé par des lectures viennent s'ajouter des impressions de voyage, en Afrique surtout, cette fouetteuse d'imaginaire et d'émotion.

Ainsi, lors d'un périple dans le Sud marocain début 2004, étais-je en pleine rêverie autour de ce projet suscité par Hassane Kouyaté. Au gré des étapes, de vagues scènes s'esquissaient à coups de notes. Puis la visite de la casbah du Glaoui à Telouet, bourgade oubliée de l'Anti-Atlas, donna brusquement une réalité possible à mon histoire: un palais abandonné aux humeurs des vents, des pluies et autres rôdeurs.

Ce texte a la forme d'un monologue – il est écrit pour un acteur – où passent plusieurs personnages. Un homme est là pour raconter une histoire, dans les ruines d'un bâtiment autrefois somptueux. Chaque soir, il se souvient, raconte, mais chaque soir aussi, il se défait au fur et à mesure de l'avancée du récit. Peut-être cet homme est-il un acteur et peut-être que les pans de murs sont les restes du théâtre ou de la littérature. On ne sait pas.

Le texte était dans ses grandes lignes achevé lorsque se produisit une nouvelle rencontre, aussi surprenante que la découverte de la casbah du Glaoui à Telouet. Cette fois l'étonnement surgissait des pages d'un texte: Après coup, de Maurice Blanchot. Une phrase y exprimait de façon limpide un horizon confusément entrevu durant l'écriture

de Mokhor: « Avant l'œuvre, l'écrivain n'existe pas encore; après l'œuvre, il ne subsiste plus: autant dire que son existence est sujette à caution, et on l'appelle « auteur »! Plus justement, il serait « acteur », ce personnage éphémère qui naît et meurt chaque soir pour s'être donné exagérément à voir, tué par le spectacle qui le rend ostensible. »

1.

Hé, man! Imagine un peu ce que ça fait d'être là, guetté par l'obscurité, avec un flot de paroles pour seul refuge.

Dans ma tête s'entrechoque le souvenir d'outrages et d'abus, de flots de sang et de furie. Les échos de la grande bataille résonnent encore. Écoute! Écoute le pas des chevaux dans l'air brûlant, le râle de ceux qui agonisent, les soupirs qui cherchent à se fondre aux rumeurs de la nuit. Écoute!

Tu crois que moi, j'en suis responsable?

Tu crois que c'est pour cette raison que je suis là, soir après soir, à éplucher le passé? Avec toi qui me scrutes, me détailles, te nourris de mes récits? Toi qui me manges?

À chaque fois je pars en morceaux.

D'abord tu me voles mon ombre et les hommes sans ombre sont suspects. On raconte qu'ils ont pactisé avec le diable.

Tu es un diable, man?

Après, tu me prends le reste.

La vieille étincelle de vie qui brille au fond de mes yeux.

Quel brasier d'enfer allumes-tu avec le feu de mes prunelles?

Je n'arrive pas, n'arrive pas à décrire la suite.

C'est un doigt qui se détache. Il tombe et se tortille un instant.

Une main, un bras tout entier.

Chaque fois, j'espère que je vais me réveiller, que c'est juste un sale rêve, mais des bouts de moi continuent à tomber: les oreilles, le nez, je me disperse, me déglingue, les pieds, les jambes, et bientôt il ne reste de moi que des morceaux éparpillés. Ils remuent faiblement, comme s'ils cherchaient dans un dernier sursaut à se remettre ensemble.

Mes yeux ont vu ma bouche sur le sol qui s'agitait pour essayer de murmurer quelques mots et mes dents se mettent à rouler comme des dés jetés au hasard, et aussi ma langue ramper, limace épuisée sur son chemin de bave, pour aller se réfugier dans une main.

Quand tout se tait, que le dernier tressaillement de peau, le dernier frisson des nerfs ne sont plus que souvenirs, que tout est silence, immobilité, on pourrait espérer en rester là, croire que le pire est atteint, mais soudain les mouvements reprennent, les fragments se cherchent les uns les autres, c'est la conspiration des chairs et des os, ils se rassemblent jusqu'à reformer ce bâtard des dieux doué de parole qu'on exhibe comme un pantin pour qu'il dise son histoire, ou plutôt l'histoire de Mokhor, parce qu'il faut bien qu'un fantoche continue à la raconter.

2.

Hé, man ! Tu le vois, le palais ? Les hautes tours qui pointent un reste d'arrogance vers le ciel, ces salles éventrées où flotte le souvenir de fêtes et de complots, ces sols dallés foulés par tant de pieds, ces jardins où Meryem aimait se promener et où aujourd'hui ne fleurissent plus que des pierres ?

Regarde ces pans de murs qui gardent en mémoire les fastes et les furies, ces plafonds effondrés qui abandonnent leurs ornements aux tortures des pluies, ces gravats, ces labyrinthes de désolation, ces corridors et ces escaliers qui ne mènent plus qu'au désespoir, ces chambres défoncées où, sans doute, des couples se sont aimés.

C'est tout ce qui reste de Mokhor.

Un incendie aux flammes froides et invisibles continue à tout ravager.

Je suis le dernier, avec les vents millénaires, à connaître les événements.

Ange d'une apocalypse silencieuse.

Malade qui porte en lui le souvenir d'un être assassiné et la confusion de massacres insensés.

Rôdeur hanté par des terreurs d'avant sa naissance.

Il est révolu, le temps des dieux.

Celui des héros également.

Et peut-être même celui des hommes.

3.

Une fois, j'ai vu passer un enfant.
— Tu fais quoi ? il m'a demandé.
— Je garde les ruines.
— Je ne vois pas de ruines.
— Parce que tu es trop petit.
— Les ruines de quoi ?
— D'un palais et d'une ville tout autour.
— Elle s'appelait comment, la ville ?
— Mokhor.
— Jamais entendu parler.
— Certains l'appelaient Mokhor la Superbe.
— Et pourquoi tu ne la reconstruis pas ?
— J'ai essayé, au début.
— Et alors ?
— J'étais tout seul.
— Tu as refait des murs ?
— Oui.
— On ne voit rien.
— Ils n'ont pas tenu.
— Tu as des outils ?
— Mes mains.
— Tu veux que je t'aide ?
— Je crois que ça ne sert à rien.
— Pourtant, je suis costaud !
— Je vais te raconter mon histoire.
— Ton histoire ?
— Oui. Tu veux bien ?

- Pourquoi tu dis « mon » histoire ?
- Parce que c'est la mienne.
- Les histoires sont à tout le monde.
- Tu veux que je te la raconte ?
- Une autre fois.
- Tu reviendras ?

4.

Mokhor ! Oui ! Le village s'appelait Mokhor et à cette époque son nom se perdait dans les prairies et les montagnes sans susciter le moindre écho. De loin, c'était une poignée de huttes, comme si une main géante en avait jeté quelques-unes par là. Tout autour s'étendait une plaine, d'où venaient de rares voyageurs, souvent des marchands qui apportaient avec eux des épices, des pièces de tissus et des récits sans fin sur les contrées qu'ils avaient traversées. À l'ouest s'étendaient des collines, pleines de sources et de gibier, certains disaient qu'elles abritaient aussi le royaume des esprits.

De hautes palissades entouraient Mokhor, pour protéger ses habitants des fauves et de tous les autres dangers. Chacun vaquait à ses tâches. Les femmes portaient le poids des jours sur leur dos. Les hommes se consacraient aux activités qu'ils jugeaient d'importance. Les enfants couraient dans la poussière et

leurs cris disaient avec insolence la joie de vivre. Il y avait des poules, quelques bœufs, des chiens aussi fainéants que leurs maîtres, des chèvres et des moutons.

Ainsi était Mokhor quand tout a commencé : un village comme il en existait des milliers éparpillés sur la terre. Un village qui dérivait comme un radeau, bercé par le clapotis des jours, parfois malmené dans le tohu-bohu des catastrophes : razzias de pillards, épidémies, famines, sécheresses, colères soudaines des dieux qu'il fallait au plus vite apaiser.

5.

Hé, man ! Tu es toujours là ? Bien sûr. Tu ne peux pas être ailleurs. Même quand on croit que tu es parti, tu es encore là. Tu es partout. Tu es si grand que ton ombre recouvre toute la région. C'est pour ça que tu me voles la mienne ? Tu nourris ton ombre sans fin de la nôtre ?

Toi et moi, nous sommes pareils, man, nous n'avons nulle part où aller.

Toi aussi, tu dois en avoir assez. Toujours les mêmes histoires, rigoureusement les mêmes histoires depuis que les histoires existent. À croire qu'il est impossible à notre petit laboratoire d'en inventer d'autres et que nous sommes condamnés à

les ressasser. Peut-être parce que nous ne les avons toujours pas comprises.

Ailleurs, si cet ailleurs existe, il paraît que le temps s'est mis à cavalier, que des prêtres sont devenus des guerriers, qu'il ne reste qu'une divinité, l'argent, que la planète est épuisée par les excès des hommes.

Et moi avec ma vieille histoire.

À quoi ça rime ?

À quoi servent nos murmures ?

6.

— Tu vois, je suis revenu, m'a dit l'enfant la deuxième fois.

— Alors, tu veux que je te raconte l'histoire ?

— Tu ne dis plus « mon histoire » ?

— C'est l'histoire de Mokhor.

— Tu ne penses jamais à rien d'autre ?

— Assieds-toi.

— Elle ne m'intéresse pas, cette histoire.

— Tu ne la connais même pas.

— Les histoires, je préfère les inventer moi-même.

— Alors tu vas t'en aller.

— Vous, les grandes personnes, quand vous racontez une histoire, c'est toujours pour expliquer quelque chose.

— Et même si tu reviens encore une fois, tu ne voudras pas l'écouter ?

— C'est que je suis très occupé. J'ai un cerf-volant, avec un oiseau dessus, et je cherche le moyen de le faire voler sans ficelle.

— Un jour, tu me raconteras une histoire ?

— On verra.

7.

À Mokhor, tout aurait pu rester comme c'était, dans le précaire équilibre qui s'installe parfois entre une communauté humaine et la nature tout autour. Mais un grand bouleversement s'est produit. Comment est-il arrivé ? Comment ? Tout a changé à cause des chèvres.

Un jeune berger les menait dans les collines. On ne sait plus rien de ce petit gars. N'empêche qu'un jour il a remarqué que ses bestioles à cornes se mettaient à lécher le rocher. Il n'en revenait pas : elles lapaient la pierre comme une friandise ! À force de les observer, le berger a compris pourquoi elles léchaient, léchaient, léchaient toujours aux mêmes endroits. Il y avait du sel ! Ce sacré vieux sel aussi précieux que l'or ! Du sel dans les collines de Mokhor ! Et les gourmandes, les malignes l'avaient repéré et attaquaient le filon à coups de langues râpeuses.

8.

Avec ses fioles et ses sachets de poudre, je l'ai vu arriver de loin.

— Tu veux que je te guérisse ?

— De quoi ?

— De n'importe quoi. J'ai des onguents, des pilules, des remèdes magiques. Je peux soulager tes souffrances, soigner tes blessures et tes maladies.

— Je ne suis pas malade.

— Tu en es sûr ?

— Certain.

Réfléchis bien. Tu n'as pas mal à la tête ? Les articulations qui grincent ?

— Non.

— La digestion difficile ? La respiration lourde ? Ou alors des problèmes sexuels ?

— Rien.

— Tu n'es pas atteint de mélancolie, par hasard ? Je sais aussi guérir la mélancolie, grâce à un philtre que j'ai moi-même inventé.

— Tu arrives vraiment à tout soigner ?

— Tout ! Il suffit d'y mettre le prix.

— Je n'ai pas d'argent.

— Dommage, tu rates une belle occasion.

— Toi aussi.

— Je suis un grand docteur. Le médecin des corps et des âmes. Je connais les secrets.
— Par exemple la crédulité des gens ?
— Tu es un malin, toi.
— Et toi, un charlatan.
— Ne le répète à personne. Et si tu croises un malade...
— Il n'y a plus grand monde.
— Oui, je sais. Je vais continuer ma route. Tu es sûr que tu ne veux pas un aphrodisiaque ? Effet garanti !

9.

Je me souviens des femmes. Les légères, les riantes, les imprévisibles, les travailleuses, les coquettes, les brûlantes, les capricieuses, les dévergondées, les coquines, les enquiquineuses, les résignées, les griffeuses, les révoltées, les généreuses, les douloureuses, les joyeuses, les tendres, les rebelles, les raffinées, les boudeuses, les insouciantes, les complices, les nomades, les mystérieuses, les soumises, les courageuses, les câlines, les glaciales, les voluptueuses, les pleureuses, les goulues, les conquérantes, les rêveuses, les douces.

Elles accouchaient du monde, le nourrissaient au sein, le berçaient de chansons et le fourraient entre leurs cuisses en gémissant.

Il n'y a plus ici qu'une vieille qui passe de temps
en temps et qui balaie.

Où sont-elles ?

Meryem la douce.

Et l'hôtesse qui m'a logé sans rien me
demander.

Et ma mère.

Et celle qui portait la voie lactée sur le ventre.

Et l'autre qui comprenait avant que je lui parle.

Et la maîtresse qui faisait de mon corps son
royaume.

Et la voix qui chantait dans la nuit.

Et les caresses qui devenaient des poèmes.

Et celle qui se souvenait de la création du ciel.

Et la chevelure qui me recouvrait comme un
suaire.

Et les braises dans un regard de cendres.

Et l'ivresse de certaines peaux.

Et cette fille qui construisait un palais de plaisir
avec les mots.

Et les larmes léchées sur une joue.

Et la légèreté d'un pied sur le sable.

Et la dernière femme que j'ai vue :

— Vous êtes le gardien des ruines ? m'a-t-elle
demandé.

— Oui.

— Vous avez remarqué, toutes ces taches de
sang, sur le sol, contre les murs, on dirait que l'air
lui-même en est imprégné. Mais des gestes de
tendresse et d'amour, il ne reste aucune trace.

10.

Quand tous les habitants de Mokhor eurent compris que le sol venait de leur livrer un trésor, chacun sut que le village allait changer, qu'il ne resterait pas longtemps cette poignée de huttes blotties les unes contre les autres. Ils se dirent qu'une telle fortune était magnifique – gloire à tous les dieux de la terre et du ciel! –, mais qu'il faudrait s'en occuper, prendre des décisions.

Le Conseil des Anciens organisa la répartition des richesses. Il décréta qu'une moitié des revenus irait à ceux qui se chargeraient de l'exploitation du sel, alors que l'autre moitié serait divisée entre les vingt-sept familles qui, de mémoire d'homme, peuplaient Mokhor.

Et la vie continua, sans doute plus agréable, plus riante, plus surprenante aussi. Certains rayonnaient de bonheur. D'autres faisaient comme si rien n'avait changé. D'autres encore se plaignaient que le rendement était insuffisant, que le sel n'était pas vendu assez cher.

En peu de temps, Mokhor devint une ville, aussi fardée qu'une courtisane et que les voyageurs de passage surnommèrent bientôt Mokhor la Superbe. Des artisans et des marchands s'y installaient, des poètes et des musiciens animaient les places de marché. On y trouvait en abondance des tapis de soie, des tissus de la meilleure qualité, des bottes de

cuir fin, des épices et des fruits venus d'ailleurs, des sabres aux lames de rêve, des chevaux racés, des boîtes de nacre, des fourrures, des bijoux d'or et d'argent qui déclinaient les mille variations de la beauté et du luxe. Il était loin le temps des huttes. Il était presque oublié. On bâtissait sans cesse de nouvelles demeures, des monuments, des palais et des temples. Quelques vieux, égarés dans cette prospérité, ne manquaient jamais de raconter aux enfants l'histoire du berger et des chèvres qui avaient fait la fortune de Mokhor.

11.

Les jardins se trouvaient ici. Difficile à croire, quand on regarde ce champs de gravats.

Les bougainvillées et les hibiscus, les lilas, les amarantes, les palmiers et les figuiers, les ficus, les fougères et les bambous, les nénuphars qui recouvraient les étangs, les exubérances géométriques des papyrus, les fruits qui pendaient par grappes, les mille variétés d'euphorbes, les cascades dorées des cytises, les rosiers et les frangipaniers, les aloès et les jasmins, les hautes silhouettes des agaves, les flamboyants et les vanilliers, et, dans certains endroits humides, les débordements des orchidées qui offraient leurs vulves impudiques aux regards.

C'était une symphonie de feuilles et de corolles, un dédale de branches et de tiges. Il paraît même que les jardiniers, alors aussi respectés que les magiciens, veillaient aux harmonies des odeurs que dégageaient les espèces voisines. Les papillons étaient des anges qui peuplaient ce paradis. On entendait pépier des oiseaux invisibles.

Était-ce un rêve ?

12.

L'homme qui passe le plus régulièrement a un bandeau sur la tête, un fusil-mitrailleur sur l'épaule, des poignards aux mollets. La première fois, je ne l'ai pas entendu venir.

— On ne bouge pas. On lève les mains. On se tourne doucement. Tu as compris ?

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ta gueule. C'est moi qui pose les questions. Tu es qui ?

— Moi ?

— Je ne vois personne d'autre.

— Difficile à dire.

— Ne joue pas au plus malin.

— D'accord.

— Tu as peur ?

— Non.

— Tu sais qui je suis ?

— Un soldat ?

— Faux ! Un chien de guerre.

— Il n'y a plus de guerre. D'ailleurs, il n'y a plus rien.

— La guerre ne s'arrête jamais.

— Tu fais quoi ?

— Ce que je fais ? Tu es vraiment taré ? Je tue, je viole, je détruis. Tu as des cigarettes ?

— Non.

— Autre chose ?

— Non, rien.

— Même pas une aspirine ?

— Pourquoi tu fais ce job ?

— Je ne suis bon qu'à ça. Depuis que je suis môme. Tu comprends ? Depuis que je suis tout petit, mec... Et toi ?

— Quoi, moi ?

— Je ne sais pas ce qui me retient de te flinguer.

— Vas-y.

— T'es dingue ?

— Vas-y, je te dis.

— Flinguer les dingues, ça porte la poisse.

— Je ne suis pas dingue.

— Faut pas chercher la poisse.

— Qu'est-ce qui pourrait nous arriver de pire ?

— Ferme-la.

— On est déjà dans le pire, non ? Même dans les décombres du pire. Voilà : je suis le paumé qui reste dans les décombres du pire. Ça te va ?

13.

Explique-moi, man! Hé, man! Explique-moi comment arrivent les dictatures. Oui, man: comment les tyrans, les despotes, les esclavagistes, les oppresseurs, les satrapes, les usurpateurs, comment toute cette racaille fait pour prendre le pouvoir et imposer sa folie? Quels sont les ressorts secrets? Les pulsions profondes qui lient le bourreau et sa victime? Hé, man, réponds-moi! Toi-même tu es un tyran, non? Un exploiteur. Comme tout le monde.

Le Conseil des Anciens croyait avoir pris toutes les précautions. C'est lui qui désignait le chef de la ville, ses pouvoirs étaient limités, il ne restait en fonction que cinq ans. Voilà pour les principes.

Mokhor changeait. Les Anciens, dans leur sagesse un peu aveugle, ne virent pas que certaines familles accumulaient les richesses, que d'autres restaient modestes et que la majorité criait misère. Mais ce constat est facile à dresser après coup. Sur le moment, tout le monde croyait bien faire. Avec Yarko aussi, ils ont cru bien faire.

Son grand-père était tailleur dans les quartiers pauvres, son père aussi et normalement, tu entends,

man? normalement lui aussi il aurait dû devenir tailleur dans les quartiers pauvres. Mais à l'école, le gamin se distingua par son intelligence. Dans les jeux, il montrait une adresse et un courage hors du commun. Comme le voulait alors l'usage, un Ancien le prit sous sa protection et s'occupa de son enseignement. Personne ne se doutait qu'un jour il serait élu chef de Mokhor.

Avec ses discours, Yarko parvenait à convaincre n'importe quelle assemblée. Les hommes se sentaient remplis de courage. Les femmes s'émerveillaient. Il parlait de la grandeur de Mokhor, il disait qu'un destin hors du commun les attendait, que la ville allait graver son nom au fronton de l'histoire. Il exhortait la population au réveil, à la fierté, au dépassement de soi.

C'est lui qui modifia les plans de la cité en y ouvrant de larges avenues. C'est lui qui fit voter les lois sur les religions, sur la pureté des races, sur les maladies infectieuses, sur la sécurité intérieure. C'est lui qui réorganisa l'armée, la police et qui mit sur pied les services secrets, en veillant à ce qu'ils se contrôlent étroitement les uns les autres. C'est lui qui rompit les traités et la paix séculaires avec les royaumes voisins et qui transforma Mokhor en vaste empire. C'est lui bien sûr qui fit bâtir ce palais aux mille chambres, d'où l'on dominait toute la ville. C'est lui enfin qui, sous ce palais, eut l'idée de creuser un monde souterrain, enfer de cellules et de couloirs qui engloutissait sans jamais les rendre tous les malfaiteurs, les rebelles, les gêneurs, les impurs et les disgraciés.

Quand certains comprirent à quel péril Mokhor était exposée, il était beaucoup trop tard. Ils furent dénoncés par des amis qu'ils croyaient sûrs. Ils disparurent dans les geôles, où leurs délateurs ne tardèrent pas à les rejoindre. Yarko avait horreur des traîtres.

Peu après, le Conseil des Anciens fut révoqué, les lois et l'histoire furent réécrites par des spécialistes, et bientôt il n'y eut presque plus de vieillards pour se souvenir en chuchotant du berger, de ses brebis, de la découverte du sel et du temps où tout était différent.

Les dictateurs forcent même les mémoires.

14.

Des tissus, des muscles, de la peau, de la chair.

Quantité ahurissante d'os : rotule, sacrum, astragale, coccyx, clavicule, métacarpe, temporal, tarse, vertèbre, basilaire, coronal, radius, cubitus, sternum, phalange, fémur, iliaque, occipital, nasal, pariétal, tibia, carpe, humérus, omoplate, péroné.

Organisation de viscères : estomac, foie, rate, poumons, pancréas, intestins, cœur, cervelle.

Je suis une grotte sans fond qu'on appelle crâne.

Une matière encombrée par le souvenir d'autres matières.

Des morceaux de cadavre doués de parole.
Je suis le sang et le souffle, la pompe et la forge.
Mes os sont des flûtes.
Ma peau est celle d'un tambour.
On bat le rythme dans ma tête.
Mes côtes servent de harpe.
Mes entrailles n'arrêtent jamais de chanter.
Partout s'élève la musique du grand orchestre
des morts.

15.

Yarko le Rouge avait une fille, une seule fille, et tous ceux qui osaient encore réfléchir se demandaient comment un tel monstre avait pu engendrer la douce Meryem.

Enfermée dans une vie luxueuse, couvée d'un amour déraisonnable, Meryem n'apparaissait qu'en de rares occasions. L'une d'entre elles était la joute des conteurs, une vieille tradition. Mais depuis des années, les vainqueurs étaient ceux qui louaient le mieux les vertus et les exploits de Yarko.

C'est le moment, dans cette histoire, où apparaît Bakour, fils de marchand d'épices et marionnette du destin. C'est par lui que tout a basculé, c'est lui qui sans le vouloir a plongé le monde dans la ténèbre et le sang. Pauvre, misérable Bakour. Revenant de

l'étranger pour participer à la joute, il avait imaginé d'y évoquer ses voyages, la liberté des routes, la poussière aux semelles, le mystère des peuples lointains...

Dans sa tête tournaient déjà des phrases et des formules et puis, soudain, il vit Meryem. Est-ce vrai, ce que l'on raconte ? Que sous la brûlure du regard, la jeune femme a levé les yeux et cherché d'où venait cette flamme. Est-ce vrai que du premier coup d'œil, ils se sont reconnus ? Au moment de prendre la parole, Bakour avait tout oublié de ses pérégrinations. D'un coup, d'un seul, il se mit à célébrer l'amour. Les mots s'envolaient de sa bouche, nuées de papillons, gerbes de roses. Bakour déclarait sa passion à Meryem et Meryem buvait avec délice cet élixir.

Quand Bakour se tut, il trouva la force de saluer l'assistance. Un long silence suivit son récital, un silence qu'on aurait dit de mort, et chacun sentit peser la réflexion de Yarko. Enfin le tyran décida d'applaudir. La foule éprouva un vif soulagement et laissa exploser sa joie.

Pourtant ce ne fut pas Bakour qui gagna le trophée. Ni cette année-là ni aucune de celles qui allaient suivre, puisque la joute des conteurs fut emportée dans la tourmente.

Comme tout le reste.

Je ne sais plus par quel côté est arrivé cet homme dépenaillé que j'ai d'abord pris pour un mendiant.

— Eh, tu es qui toi? je lui ai demandé.

— Un militant.

— Quoi?

— Le dernier des militants. Aujourd'hui, tu me vois en guenilles. Mais autrefois, c'était la classe!

— Tu as l'air mal en point.

— Je vomis sans arrêt. Je ne fais plus que vomir. Pourtant il y a longtemps que je ne mange plus rien. Je vomis. Nausée sur nausée. Tu y comprends quelque chose?

— Tu me prends pour un toubib?

— Je suis fini, exténué, une vieille savate, un lambeau, un laminé, un rétamé, un époumoné, une lopette, un paillason, un rebut, un...

— Oh! ça suffit.

— Je suis perdu.

— Tu vas où?

— Tu as d'autres questions aussi pertinentes?

— Tu peux rester ici.

— Avec toi?

— Si tu veux.

— Tu es de quel bord?

— Comment ça, de quel bord?

— Laisse tomber. Faut que j'y aille.

— Où ça?

— Faut que je continue ma route.

— Tu ne sais même pas où tu vas.
— Autrefois, c'était différent. Nous prenions la parole, nous organisions des réunions, nous provoquions des mouvements sociaux. La classe, je te dis ! Aujourd'hui, je suis le dernier, camarade. Il ne reste plus que moi. Tu comprends ? Tout seul, on peut juste assumer la faillite.
— Tu étais dans les affaires ?
— Non, dans les idéologies.

17.

Peut-être bien que mes phrases ne signifient plus rien, qu'elles n'ont jamais rien significé depuis que je me suis mis à parler. Mais si j'arrête, man, tu sais ce qui m'attend.

La parole pulse comme le sang dans mes artères.
Elle est mon squelette.
Le ciel qui me couvre, le sol qui me porte.
Un bâton sur ma route.
Ma femme, ma maîtresse, mon désir.
La prendre, ne plus la lâcher.
La boire.
Parole de fou. Parole de sage.
La brandir. Lui faire l'amour.
Est-ce elle qui joue avec moi ou moi avec elle ?
Surtout ne pas la perdre. Ne pas la gâcher.

Ne pas dire n'importe quoi.
Le nain de jardin porte quoi ?
Le nain porte quoi ?
Cornes de bouc et queues de rat.
Débandade, déglingue.
Tourne bourrique, tour de barrique.
Mamelles de chatte, pattes de chamelle.
Attends, man, attends !
C'est trop tôt.
Beaucoup trop tôt.

18.

Depuis cet instant, Bakour n'eut plus qu'un projet en tête : rejoindre Meryem, lui parler, lui inventer des mots d'amour, la caresser des yeux, l'effleurer de ses phrases. Il était certainement fou. Entre eux se dressaient mille barrières d'acier. Entre eux se dressait le père.

Meryem semblait le trésor le mieux gardé de la création. Elle quittait rarement ses appartements et les jardins suspendus. Des nuées de servantes et de gardes veillaient sur elle. On disait qu'à l'exception de quelques demoiselles de compagnie et de mystérieux eunuques, personne n'avait le droit de la toucher, de la regarder, ni même de lui tendre un objet.

Le miracle sourit aux simples. Ou bien alors ce fut un caprice du destin. Bakour parvint à se glisser sur une terrasse plantée d'essences rares où Meryem se promenait. Il voulut d'abord poser ses pieds exactement là où les siens avaient effleuré le sol. Il voulut dans la brise de la nuit mêler son odeur aux fragrances de son corps. Il voulut se gorger des images de sa silhouette, jouir d'être simplement si près d'elle. Il voulut devenir le sol sur lequel elle marchait, l'air qui l'enveloppait, la fleur de jasmin qu'elle porta rêveuse à ses narines, les étoiles où ses yeux se perdaient...

Il finit par se montrer. Chacun comprit qu'en dehors de l'amour plus rien n'aurait d'importance. Ils se prirent par la main comme deux enfants. Se regardèrent, presque sans parler. Respirèrent l'un avec l'autre. L'un dans l'autre. Ils se découvraient et se reconnaissaient. Se dévoraient, se dégustaient.

Meryem. Oh, Meryem. Oui, Bakour.

— Il y a longtemps que j'aurais dû te faire jeter en prison !

D'où avait-il surgit, le père ?

— Nous nous aimons, dit Meryem.

— Tu ferais mieux de te taire, répondit Yarko. Et toi, comment t'appelles-tu déjà ?

— Bakour.

— Ah oui : Bakour. Poète, à ce qu'il paraît. Regarde bien les arbres, régale-toi du spectacle de la nuit. Demain je te ferai goûter aux délices du monde souterrain. Tu deviendras une ombre parmi les ombres. Un mort-vivant.

— Enfuis-toi, avait-elle supplié.

Bakour lui avait donné un baiser et s'était détaché d'elle. Yarko ne fit pas un geste pour le retenir.

— Demain, disait-il en souriant. Demain!

19.

Au début, je refusais de me résigner aux décombres. Je voulais coûte que coûte reconstruire le palais. Tout seul, je n'avais aucune chance, mais mon idée était de réparer un endroit, puis un autre endroit. Je pensais même qu'en redressant des murs, le cours des événements pouvait s'inverser, la vie revenir.

J'errais dans les ruines pour inventer des outils de fortune, rassembler du matériel, organiser le chantier. Je me mis à l'ouvrage, maladroitement, parce que je ne suis ni maçon ni charpentier. J'em-pilais des briques et des parpaings, je gâchais du mortier dans des cuvettes. Pendant un certain temps, il me sembla que toute cette énergie déployée était constructive et que, aussi insensé que cela puisse paraître, j'allais faire ressurgir Mokhor, pas la ville somptueuse, juste un village où des gens pourraient recommencer à vivre.

Mais une volonté plus forte entrava mes projets. Quand je parvenais à redresser un mur, le lendemain

c'était comme si je n'avais rien fait. Tout était anéanti.

Chaque fois la nuit effaçait la trace de mes efforts.

Il y a longtemps que j'ai renoncé à tout projet de réparation et il me semble que depuis tout est resté exactement dans le même état.

20.

Alors commença la longue errance de Bakour. Comme il ne voulait pas quitter des yeux l'endroit où restait son aimée, il partit à reculons. Et même quand Mokhor se déroba à sa vue derrière l'horizon, il ne se retourna pas.

Pour les populations, il devint Celui-qui-marche-en-arrière. Des enfants faisaient quelques pas avec lui, des femmes lui donnaient à manger, des hommes lui posaient des questions. Mais lui ne disait rien, ni pourquoi il allait ainsi, ni qui il était. Bakour l'éloquent, Bakour le jongleur de mots était devenu Bakour le muet.

Il marchait poussé par le rictus de Yarko, porté par le visage de Meryem. Il traversait des plaines et des collines, restait quelques jours dans un village, franchissait des montagnes et des fleuves, se fondait dans la cohue des villes, repartait vers des territoires

inconnus, sans jamais atteindre les limites de l'empire forgé par Yarko et ses soldats. Autour de lui, il sentait régner la terreur. Partout les mêmes récits, partout la même misère.

L'histoire de Celui-qui-marche-en-arrière se répandait comme par magie le long des routes. Les paysans disaient que de l'apercevoir au bord des champs portait bonheur. Les armées et les tueurs lancés à sa poursuite ne parvenaient pas à l'arrêter. On racontait qu'il savait se transformer, qu'il pouvait d'un battement de cil se changer en fille, en vieillard, en arbre ou en rocher.

Ces rumeurs rendaient les soldats furieux et Yarko lui-même ordonna de durcir la traque. Des régions entières, où on le croyait de passage, furent mises à feu et à sang. On torturait de prétendus témoins qui, dans la folie blanche de la douleur, disaient que oui, ils l'avaient vu, que oui, il avait disparu sous terre ou bien s'était changé en mouche. Certains affirmaient aussi que cet homme si étrange allait un jour repartir en direction de la ville orgueilleuse et les libérer du tyran.

Bakour fut le seul à remarquer une chose étrange : il ne vieillissait plus. Aucune ride ne venait lui labourer la peau, ses cheveux et ses ongles avaient cessé de pousser. Il ne ressentait plus de fatigue et put bientôt se passer de manger et de boire.

En marchant, il écoutait les voix qui résonnaient en lui. Il entendait la voix de Meryem qui psalmodiait leur amour. Il entendait la voix de Yarko, qui lui promettait mille supplices. Il entendait la voix de gens qu'il ne connaissait pas, qui

venaient l'encourager, se confier à lui et bientôt l'implorer: d'abord juste quelques voix isolées, puis bientôt nombreuses jusqu'à la multitude.

21.

Le chien de guerre avait une mine superbe.

— Tu as l'air heureux, je lui ai dit.

— Je ne me plains pas.

— Tu pues la mort.

— C'est vrai.

— Tu as trouvé quelqu'un à tuer ?

— C'est lui qui me l'a demandé.

— Tu as du sang sur les lèvres et sur les mains.

Ton canon est encore chaud d'avoir craché sa semence. Tu es un salaud.

— Du calme, mec.

— Une ordure.

— Il m'a supplié de le tuer, je te dis. Un gars complètement perdu, une sorte de vagabond.

— Tu l'as flingué.

— Et comment !

— Il t'a parlé ?

— Il n'arrêtait pas. Il disait qu'il n'avait plus de raison de vivre. Qu'il était un fantôme, un cerveau sans corps, un épouvantail, des conneries de ce genre, un projet en faillite...

- Je vois qui c'est.
- Un citoyen de l'utopie. Tu connais ce pays, toi ?
- Il disait qu'il était le dernier des militants, non ?
- On s'est marré, d'ailleurs. Toi, militant, moi militaire. Tu vois le genre.
- Tu l'as quand même flingué.
- Il disait que c'était la seule solution, pour lui, mourir au combat. Et tu sais quoi ?
- Non ?
- Il m'a légué des livres. Il était givré, ce type.

22.

Un matin, alors qu'il venait de passer la nuit au bord d'un fleuve, Bakour comprit que le moment était venu. Il saisit un solide bâton. Pour la première fois depuis son départ, il posa un pied devant lui et repartit dans l'autre sens.

Il se remit aussitôt à parler. Des mots se précipitèrent dans sa bouche par milliers, comme s'ils avaient été retenus trop longtemps. Ils formaient un ruban interminable dans une langue que personne ne connaissait.

... malar ga lopati pol roumine a tilute ut orim alaşa rimana tapon a servone lorarpul pitor ga ga terlure legamupe

*o lago tilatite ga tilota a mamou o macari ga tupe livaro
secasope lapomine rouri ga tu potemnapbe ga taya lipo
gulape mi ratoufe palor ga o ga ut nitanibne grussi roussu
roum terlur...*

En voyant avancer cet homme et en prêtant l'oreille à ses litanies, chacun comprenait qu'il parlait de fureur et de feu, de sang et de tyrannie, mais aussi d'un amour sans fin.

Beaucoup se mirent à marcher à ses côtés. Ils prenaient un outil, une branche, quelques cailloux. Il en arrivait de plus en plus, qui venaient grossir le cortège, à croire que les mots se répandaient comme une brume magique. Bientôt ce fut une immense marée humaine qui marchait sur Mokhor.

Les premiers récits qui parvinrent aux oreilles de Yarko lui semblèrent tellement extravagants qu'il éclata de rire. Certains disent qu'il comprit la vérité en observant sa fille : elle gardait les yeux fixés sur un point précis des collines, par où son amant allait venir.

Alors Yarko organisa la défense de la ville.

23.

Hé, man ! Écoute ce rêve qui revient toujours. Je marche dans une plaine, une plaine que je connais trop bien, et loin, très loin de moi, je vois un autre

homme qui marche. Je suis fou de joie, parce que dans mon rêve je suis convaincu d'être seul. Il me semble que ce type avance dans ma direction. Nous nous faisons même de grands signes et nous accélérons le pas, pour aller à la rencontre l'un de l'autre, mais sa silhouette ne s'approche pas. Alors je vais encore plus vite, je me mets à courir, à courir comme un fou et lui aussi court, mais rien ne change, on ne s'approche pas l'un de l'autre. Pour finir, à bout de souffle, je m'écroule épuisé, le visage contre la terre.

24.

Bakour et son armée de gueux arrivent en vue de Mokhor. Depuis les hautes murailles, toutes les sentinelles en faction voient les collines se couvrir de paysans, de pêcheurs, d'artisans, d'ouvriers, d'éleveurs, d'estropiés, de vagabonds, d'anciens esclaves, d'une multitude bigarrée. Au bout de longues perches, ils font flotter des lambeaux de tissu blanc, qui à leurs yeux représentent la colère et l'innocence.

En découvrant cet océan de miséreux, armés de bric et de broc, Yarko se met à ricaner et promet aux siens que le blanc de ces ridicules oriflammes serait bientôt rouge de sang. La masse humaine dont les limites se perdent aux confins du paysage semble maintenant immobile. Elle est par moments

parcourue de frissons, comme un épiderme trop nerveux. Une délégation se détache et traverse la plaine jusqu'au pied des remparts. Personne n'a encore entendu Bakour prononcer le moindre mot intelligible. Mais en levant la tête, c'est d'une voix forte qu'il s'adresse à Yarko.

— Ouvre les portes de la ville.

— Alors tu es revenu !

— Ouvre, et négocie ta reddition !

— Le soleil s'est trop amusé sur ta tête !

— En te rendant, tu éviteras des milliers de morts.

— La tienne, pour commencer. Et celle des pouilleux qui t'accompagnent.

— Tu as fait de ce pays un jardin de supplices et de terreur. Tu es un tyran qui abuse de cette ville comme d'une femme qui ne veut pas de lui. Ton règne s'achève, aussi sûrement que chacun d'entre nous, un jour, doit rendre son dernier souffle.

— Tu n'es plus à la joute des conteurs. Que veux-tu ? Me destituer et t'emparer du pouvoir. Sans moi Mokhor ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui. Elle me doit tout.

— Je suis venu la libérer. Le peuple est avec moi.

— Alors vous êtes deux. C'est bien.

— Je suis aussi venu chercher Meryem.

— Plus fort.

— Meryem, je suis venu la chercher. Meryem !

— Meryem ne veut pas de toi.

— Qu'elle vienne le dire elle-même !

— Ça suffit !

- Elle-même.
— Retirez-vous! Je vais donner à mes archers l'ordre de tirer.
— Nous attaquerons demain. Prépare-toi à te défendre.

25.

Tu connais cette histoire? Un grand général avait mené beaucoup de batailles tout au long de sa vie. Il était d'une intelligence remarquable et se montrait sans pitié. Son seul ami fidèle était un perroquet du nom de Spiker. Ce dernier semblait emmagasiner les mots aussi facilement que les graines de tournesol. Il les répétait pour le plus grand plaisir de son propriétaire, qui s'amusait en quelques phrases assassines à ridiculiser ses ennemis.

Le principal d'entre eux s'appelait Gerfo, un despote sanguinaire qui rêvait de civilisation nouvelle et voulait faire plier le monde sous sa botte. Alors quel plaisir, le soir en fumant un cigare, d'entendre le volatile décliner sur tous les tons: Gerfo le nigaud, Gerfo, on aura ta peau, Gerfo, graine d'asticot...

Un jour, le général est mort en vitupérant dans son lit. Gerfo était parti depuis longtemps. Il ne resta plus que le perroquet, ce sacré vieux Spiker. Un

demi-siècle après la disparition de son maître, le vieil oiseau continuait à répéter devant quelques enfants amusés : Gerfo a les pieds plats, Gerfo, t'es pas beau... Et, parmi ceux qui écoutaient, il y en avait toujours quelques-uns qui se demandaient qui pouvait bien être ce pauvre Gerfo.

26.

La nuit est fébrile. Les sentinelles de Mokhor voient des centaines de feux s'allumer dans les collines. Agglutinés autour d'eux, les hommes boivent, chantent des mélodies, dansent parfois ou songent à la mort.

À l'intérieur de la ville, tout paraît calme, sauf dans la profondeur des geôles où une mystérieuse rumeur garde les prisonniers en éveil.

L'aube, ce matin-là, est longue à venir, comme si le soleil répugnait à faire naître le jour. Aux premiers rayons, les deux armées se font face : la lumière les révèle l'une à l'autre.

« Nous allons sortir et les tailler en pièces », avait ordonné Yarko.

Ainsi, au lieu de se retrouver face à la haute arrogance des murailles, les rebelles voient se dresser devant eux les rangs compacts des soldats hérissés d'armes étincelantes. Et ce sont eux qui sur un ordre

soudain de leur chef se ruent à l'attaque dans une explosion de cris.

L'armée de Bakour ne forme plus une foule d'individus, mais bien un corps soudé résolu à en découdre. Ce corps encaisse le coup en gémissant, paraît se rétracter, se convulser sous l'effet de la charge. On dirait un immense animal, d'apparence un peu molle et aux contours incertains, dans lequel un fauve vient planter ses dents.

Déjà les cadavres jonchent le sol. On entend des invectives, des encouragements, des jurons, des plaintes, tout un tohu-bohu de voix auquel viennent se mêler le fracas des lames, le sifflement des flèches et des lances, le battement confus des sabots sur le sol, le froissement des chairs et même le soupir des corps qui s'effondrent.

Posté sur les murailles, d'abord satisfait par l'entame de la bataille, Yarko constate soudain que ses soldats ne parviennent plus à progresser, comme empêchés de s'enfoncer davantage dans la chair de l'ennemi.

La masse des gueux non seulement ne recule plus, mais elle paraît même se déployer, ses forces sans cesse vivifiées par de nouveaux arrivants qui déferlent en hurlant des collines.

À midi, alors que le soleil fait couler le plomb sur la plaine, la situation est d'une confusion indescriptible. C'est un chaos où se confondent les cadavres des uns et des autres. Les viscères des bêtes se répandent sur les blessés et les morts. On ne parvient plus à distinguer les corps entre eux, ni la chair du tissu, du bois ou de la terre, car sur le sol se

forme une bouillie malaxée, pilonnée par les chevaux et les hommes qui se battent maintenant dans une sorte de stupeur, où les frontières entre le monde des vivants et l'au-delà deviennent de moins en moins opaques. Ceux qui ont cessé de vivre continuent à se battre. Et ceux qui se battent ont déjà rendu leur dernier souffle.

Quand Yarko ordonne le retrait de ses troupes se produit un événement incroyable. On voit Meryem de blanc vêtue sortir des murailles et franchir la mêlée à toute allure, on voit Meryem courir, voler presque au-dessus de la cohue et c'est au moment où on croit qu'elle a traversé tous les dangers, qu'elle a échappé par miracle au fouillis de lances et de lames, qu'une flèche tombée du ciel vient se fiché dans son dos.

Chacun arrête le combat. Les bras s'immobilisent. Les cris restent bloqués au fond des gorges. Les armes s'abaissent lentement. Le silence s'étend sur le champ de bataille. Même les blessés cessent de geindre. Les sabres regagnent leur fourreau, les flèches leur carquois. Les ennemis mortels se détournent sans un regard les uns pour les autres. Les soldats se dirigent vers la ville, dont les lourdes portes se referment sans bruit.

Bakour prend le corps de Meryem dans ses bras.

Pour la première fois peut-être depuis son enfance, Yarko sent une larme lui brûler la joue.

— Vous avez vu quelque chose ?

— Qui moi ?

Il se tient à une certaine distance, appareil de photo en bandoulière, casquette de travers.

— Oui, vous. Bien sûr, vous.

— Si j'ai vu quelque chose ?

— Des combats, des morts, des crimes de guerre ?

— Pourquoi vous me demandez ça ?

— C'est mon métier.

— Oui, il y a eu des morts. Beaucoup de morts.

— Je suis reporter. Un homme de terrain.

— C'était horrible.

— J'ai couvert tous les conflits depuis vingt ans.

— Une vraie boucherie.

— Des femmes, des enfants, des villages massacrés ?

— Non, je ne crois pas, non.

— Une purification ethnique ? Un génocide ?

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Alors c'est un conflit propre. Rien à dire. De nos jours, c'est rare.

— Meryem est morte.

— Une amie à vous ?

— Une flèche tombée du ciel. On ne sait pas qui l'a tirée.

— Bon, il va falloir que j'y aille. Si vous voyez quelque chose, vous m'appellez. OK ? Voilà ma carte.

28.

Le lendemain, quand le soleil se lève, un grand calme règne sur Mokhor et sur ses environs, comme pour apporter un contrepoint au fracas de la veille.

On voit sur le champ de bataille planer quelques lourds oiseaux noirs, mais aussi errer des silhouettes qui parfois se courbent de nausée en cherchant dans le magma des corps la trace d'un ami ou d'un frère.

Certains soldats sont sortis de l'enceinte de la ville et, fantômes de silence, fouillent eux aussi la plaine dévastée.

Les farouches ennemis se croisent sans prêter garde les uns aux autres, tellement ils sont atterrés par le spectacle qu'ils découvrent.

Personne, ce jour-là, ne songe à reprendre les hostilités.

Yarko reste enfermé dans ses appartements, d'où déferlent parfois des rugissements qui se perdent dans les profondeurs du palais.

Bakour ne quitte pas la tente mortuaire qu'il a fait dresser pour abriter la dépouille de Meryem. Il reste à ses côtés, tenant sa main dans la sienne, comme s'il cherchait à y ressentir les derniers frémissements d'une vie depuis longtemps en allée.

Les seuls qui se préoccupent du combat sont les prêtres et les magiciens. Dans les deux camps, ils multiplient les prières et les injonctions, les danses et les sacrifices, les rites propitiatoires et les formules secrètes. Toute cette activité provoque peut-être une certaine agitation parmi les dieux, levés les uns contre les autres, mais dans le monde visible ce tumulte reste sans effet.

Ce soir-là, le coucher du soleil est remarquable : le ciel se couvre de traînées mauves et violettes, marouflées à grands coups de pinceau sur une toile encore lumineuse. Chacun y voit un signe, parfois favorable, parfois funeste, quant à l'issue du combat.

Alors que du dehors rien ne le laisse prévoir, les portes de la ville s'ouvrent soudain, livrant passage à un long cortège de femmes, d'enfants et de vieillards, auxquels se mêlent des soldats qui ont posé les armes.

Éclairée à intervalles irréguliers par des torches, encombrée de ballots et de caisses, entraînant dans son flux des charrettes et quelques têtes de bétail, la cohorte se détourne des collines et du soleil couchant pour, dans le souffle d'une longue plainte, se diriger vers la plaine et se perdre dans la nuit.

Bien avant l'aube du quatrième jour, les armées sont prêtes à reprendre le combat.

Yarko est posté sur les murailles, ses cheveux blancs rougeoient.

Bakour est sorti de la tente, les yeux injectés de sang.

Cette fois, une lente manœuvre opérée au rythme des tambours et des trompes voit l'armée des gueux se déployer tout autour des remparts de Mokhor, afin de cerner une ville où ne règnent plus que la crainte et le silence.

Une rumeur parcourt l'immense cordon humain. Elle prétend que durant la nuit tous les prisonniers du monde souterrain ont été achevés.

Mokhor la Superbe est devenue Mokhor la Sanglante, Mokhor la Maudite, que Yarko et ses sbires, aveuglés de folie, sont prêts à entraîner avec eux dans l'abîme.

Sous la conduite des prêtres aux yeux fermés – ils orchestrent les mouvements par la seule force de leur esprit –, les gueux autour de l'enceinte se livrent à une danse très lente, pour intimider, pour séduire, pour rendre hommage aux morts, pour peu à peu se rapprocher, se confondre les uns avec les autres, jusqu'à ne plus former qu'un seul et unique guerrier capable à lui seul d'encercler Mokhor.

Du haut des remparts, les sentinelles suivent le spectacle en songeant à la douceur de leur mère, aux caresses des femmes, aux enfants qu'ils étaient.

Lorsque les prêtres ouvrent les yeux, tout mouvement cesse.

Puis il y a un cri, un seul, et plus tard certains ont affirmé que c'était le cri d'un oiseau de proie qui planait très haut dans le ciel.

De la marée humaine s'élève une immense clameur et les gueux se ruent sur Mokhor, munis de béliers et d'échelles, d'un arsenal de fortune, alors que les archers tirent des grêles de flèches enflammées par-dessus les remparts.

Toute la journée, des vagues successives se fracassent sur les contreforts de cette île qui semble imprenable. Si un groupe, plus téméraire ou plus chanceux, parvient à franchir les premiers obstacles, il est aussitôt anéanti par les soldats. Quant aux portes, les coups des assaillants les ébranlent à peine.

Bakour sur les collines, près de la tente où repose Meryem, et Yarko sur les remparts se font face : deux statues qui par-delà les distances se défient du regard.

À la mi-journée, mutilé par des pertes énormes, le corps des gueux est atteint dans sa chair.

Alors moi, Bakour, je comprends que cette entreprise n'est que folie et vanité, que nos dents se brisent sur la carapace du monstre.

J'ordonne la retraite et, sans doute par l'effet de la fatigue et des hallucinations, je remarque à des centaines de mètres une étincelle flamboyer dans les yeux de Yarko et un sourire forcer ses lèvres desséchées.

Je crois y déceler du mépris et de la cruauté.

Je veux crier, mais aucun souffle ne sort de ma bouche.

Hé, man! J'ai oublié de te parler de la vieille, toute courbée, toute chenue sous ses couches de vêtements. Je l'ai toujours vue balayer, à petits coups réguliers.

— Vous balayez, je lui demande?

— Ça ne se voit pas?

— Pourquoi vous balayez?

— Tu es aveugle?

— Non.

— Tout est sale, tellement sale.

— Vous ne ramassez pas?

— Je n'arrive plus à me baisser.

— Alors à quoi ça sert?

— À remuer la saleté. Autrement elle pourrait croire que c'est gagné pour elle. Elle prendrait ses aises. Et toi?

— Moi?

— Tu fais quoi ici?

— Je garde les ruines et je raconte l'histoire.

— La belle affaire! Tous les mêmes.

— Vous voulez que je vous aide?

— Pousse-toi. Tu es sur mon chemin.

Le lendemain, je fais atteler huit bœufs blancs à un char. Je demande que l'on y dispose un fauteuil et c'est moi-même qui installe Meryem dessus.

Je lui entrave les poignets aux accoudoirs, lui redresse la tête et à cette fière dame qui semble songer sur son trône, nous offrons mille fleurs des collines.

Les hommes sont saisis par cette vision.

Tous sont prêts au combat, même les blessés encore capables de se tenir debout.

Je m'adresse ensuite aux bœufs.

« Allez ! Allez de votre pas de seigneurs jusqu'à la grande porte de la ville et de là, en partant vers le couchant, faites sept fois le tour des murailles. N'oubliez pas que vous transportez une reine ! »

Les bœufs sans conducteur se mettent en marche.

Les hommes s'écartent devant eux, silencieux.

Bientôt les lourds sabots foulent l'humus des corps qui recouvre la plaine.

Le char est par moments secoué de cahots à cause des obstacles qui se mettent sous ses roues, mais plus rien ne paraît en mesure d'arrêter le convoi.

Les soldats de Yarko sont sur les remparts, prêts comme la veille à repousser nos assauts. Mais lorsqu'ils voient s'avancer vers eux Meryem en majesté, ils sont frappés de stupeur.

Au premier tour que les bœufs effectuent, il ne se passe rien.

Au deuxième non plus.

Au troisième, certaines portes latérales s'ouvrent et l'on voit des soldats s'enfuir par petits groupes.

Au quatrième, je constate que beaucoup des nôtres posent aussi les armes et repartent sans hâte vers leurs maisons.

Au cinquième, alors que toujours davantage d'hommes renoncent à la guerre, le ciel se couvre brusquement de nuages.

Au sixième, une lumière de crépuscule inonde le matin et tous mes fidèles lieutenants sont retournés chez eux.

Au septième, les battants de la grande porte de Mokhor pivotent sur leurs gonds pour livrer passage à Yarko.

Nous sommes seuls.

Les bœufs se sont arrêtés et ruminent sans prêter attention à nos gestes.

D'où je me trouve, on peut croire que Meryem est vivante, en robe blanche sur sa voiture royale.

Yarko se dirige vers elle.

Je fais de même.

32.

Tu recommences, man, comme tous les jours.
Tu m'as déjà pris mon ombre.
Attends! L'histoire n'est pas finie.
Il faut encore que je parle, parle, parle.
S'il te plaît, man : rends-moi mon ombre.
Mon ombre, mon nom, rends-moi mon nom
Mon rends-moi nom mon
Mon ombre rends-moi man
Moi mon, moi man, mon ombre
Mon nom, mon ombre, mes nombres, mes mots
Pour la fin de l'histoire de Mokhor.

33.

Nous nous faisons face sous les yeux de Meryem.
Je vois que les larmes ont laissé des traînées rouges
sur les joues de Yarko. Il est vieux de plusieurs
siècles.

- Tu étais poète, me dit-il.
- Dans une autre vie.
- Tu es devenu guerrier.
- À cause de toi.
- Regarde.

Lentement d'abord, Yarko se met à tourner sur lui-même.

Bientôt il va si vite que je ne distingue plus les détails de son corps et de son costume, mais un tourbillon qui s'élève du sol et finit par s'immobiliser en l'air.

Alors Yarko devient immense, il déploie des ailes qui se confondent avec les nuages.

Son ombre se répand sur la plaine, sur la ville, sur les collines.

Yarko a mille bras en mouvement qui se prolongent de mille armes.

Son rire vient de partout à la fois, des quatre points cardinaux, des profondeurs du ciel et de la terre.

Je ferme les yeux, je me bouche les oreilles.

Quand je regarde de nouveau, Yarko se tient là, dans son apparence de vieillard.

— Tu veux te battre avec moi ? me demande-t-il.

— Oui.

— Tu ferais mieux de partir.

— C'est trop tard.

— Tu as raison.

Alors nous nous préparons au combat.

Chacun convoque ses dernières énergies.

Chacun puise au tréfonds de lui-même un souffle venu de la nuit des temps.

Chacun fouille les yeux de l'autre pour y chercher sa propre peur de mourir.

Chacun essaie d'éprouver en lui la lumière de Meryem, le chant des ancêtres, l'innocence des oiseaux, la rage des fauves.

Peut-être que nous aurions pu mourir ainsi,
figés dans l'attente.

Soudain il murmure des formules magiques.

Se déplace autour de moi comme pour m'en-
fermer dans un cercle.

Mon bras se détend.

Il esquive à la vitesse du serpent.

Éclate d'un rire qui me broie les tympans,
reprend sa danse.

Je frappe, frappe, frappe.

Mes coups ne blessent que l'air.

Je frappe, il rit. Je frappe, il rit.

Il a mille bras, me cerne d'une haie hérissée de
mort.

Mon cri est un râle qui rampe hors de la gorge.

Lui m'effleure de la pointe de ses lames.

Me blesse de tous les côtés à la fois.

Mon sang s'écoule en filets minuscules.

Sur les doigts, les mains, les poignets, les avant-
bras, le ventre, la poitrine.

Sur mes seins et mes épaules.

Sur mes cuisses, mes genoux, mes chevilles.

Même sur les joues et les oreilles, dans le cou,
entre les yeux.

Partout égratigné.

Ne suis plus que griffure, peau lacérée.

Ne suis plus que sang qui suinte.

Des bouts de moi par terre.

Son rire m'étouffe.

Je suis Bakour, je suis Yarko, je suis le combat.

Ma main agrippée au sabre pour ne pas sombrer.

Soudain, moi, Yarko, je m'immobilise.

Et moi, Bakour, je vois le ciel à travers un filtre
de sang.

J'attends le coup fatal, le sabre dressé.
Mais moi, Yarko, je me jette sur la lame
m'empale dans un murmure
le corps léger comme un foulard de soie.
Le ciel rouge se fend
la déchirure vomit
des flots de cendres et de feu.
La tête de Meryem s'incline
sur sa poitrine
dernière fatigue de la mort.
Le ciel parchemin s'enroule
découvre le gouffre
moi Bakour
des mots levés dans le silence
poussières de ténèbre.